Samedi 3 janvier 1925
Quatrième année no 116
rédacteur en chef Frédéric LEVÈVRE

Une heure avec M. Étienne Gilson

Historien de la philosophie médiévale

par Frédéric LEVÈVRE

La Sorbonne vivante, -- Colette et M. Levy-Brûhl -- Henri Bergson et Paul Valéry -- Descartes et la scholastique. -- Le catholicisme, conservatoire de la métaphysique. -- Les appels de l'Orient : Tagore et Saint François d'Assise

---

(colonne 1)

J'ai rencontré, pour la première fois, M. Étienne Gilson, chargé de cours à la Sorbonne, directeur d'études à l'École des Hautes Études, dans un lieu étroit et comme il sied, un peu poussiéreux, la vieille librairie philosophique J. Vrin, place de la Sorbonne.

M. Gilson dirige là une collection d'Études de Philosophie médiévale : son objet est de favoriser la publication de travaux relatifs à l'histoire de la philosophie chrétienne, dont les philosophes médiévaux demeurent l'expression achevée.

« M. Gilson réclame des travaux qu'il édite, qu'ils soient basés sur le respect inconditionné des penseurs, dont l'historien assume la responsabilité morale de se faire l'interprète, et aussi le respect des lecteurs qui ont droit à mieux que des matériaux de construction : à des livres. »

Nous avons déjà pu lire dans cette collection « Le Thomisme », introduction au système de Saint-Thomas d'Aquin, de M. Gilson lui-même, « La Pensée religieuse de Descartes », ouvrage remarquable d'un jeune pensionnaire de la fondation Thiers, M. Henri Gouhier, et surtout « La Philosophie de Saint Bonaventure », qui constitue à ce jour l'œuvre maîtresse de M. Gilson.

Il porte une attention particulière à la responsabilité morale dans la présentation des textes philosophiques et de leur interprétation par des chercheurs, respectant ainsi le droit des lecteurs à l'exactitude et à la rigueur.

Ceux de nos lecteurs qui ne seraient pas familiarisés avec la pensée de M. Gilson pourraient, peut-être, commencer leur initiation par cette monographie de grand style où la doctrine du Docteur Séraphique nous apparaît comme la métaphysique de la mystique chrétienne la plus complète qui ait jamais été réalisée.

L'influence de M. Bergson se manifeste là de la plus féconde manière : c'est de l'histoire et de la critique sympathique.

L'effort de M. Gilson pour reconstruire par le dedans toute une vie et toute une doctrine a été couronné de succès.

Un entretien avec M. Gilson est, pour un interlocuteur, d'une variété et d'une richesse insoupçonnables : que l'historien de Saint Bonaventure, que nos lecteurs nous pardonnent s'ils retrouvent ici qu'un faible reflet.

***

– On a pu dire que j'étais un cadeau de l'enseignement libre à l'université. Je dois, en effet, toute ma première éducation au petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs. C'était une institution mixte où il y avait d'excellents professeurs. Lorsque je suis entré à la Sorbonne, je n'ai pas eu l'impression de changer de milieu. Lévy-Bruhl et Victor Delbos y professaient l'histoire de la philosophie. Lévy-Bruhl, par son enseignement et par ses ouvrages comme « La Philosophie d'Auguste Comte » ou « La Philosophie de Jacobi », m'a appris à exposer la pensée des philosophes en elle-même et en se plaçant à leur propre point de vue, ce qui rejoignait sur le plan de l'histoire l'enseignement qu'un autre maître donnait au même moment sur le plan de la métaphysique et que je considère comme l'apport essentiel de sa méthode : « Il faut faire un effort original pour sympathiser avec chacun des sujets que l'on traite. »

Lévy-Bruhl m'a orienté vers les travaux que je fais maintenant en me poussant à étudier les rapport de Descartes et de la scholastique.
j'ai l'impression que mon œuvre ne se serait pas produite si on avait supprimé l'un des deux élements qui ont formé ma jeunesse et mon adolescence : le petit séminaire ou la Sorbonne. Je crois d'ailleurs que l'opposition que certains veulent établir entre l'enseignement libre et l'Université, est quelque chose de radicalement faux. c'est une de ces pseudo-rivalités qui n'existent pas dans la realité.
Ne négligez pas, je vous prie, de signaler combien considérable a été sur moi l'influence de grand Bergson : il nous a montré en chair et en os ce que c'était qu'un philosophe. j'ai suivi ses cours pendant trois ans et j'ai vu ainsi le travail de la pensée philosophique se faire devant moi.

Aujourd'hui ,quand j'étudie des philosophes morts depuis plusieurs siècles, i'évoque, pour m'aider à les mieux comprendre, l'exemple de Bergson vivant devant nou sa philosophie, Ah ! c'est un grand malheur qu'il n'enseigne plus ! Il fallait l'entendre inventer ses idèes devant le public. La présence de ce philosophe parmi les jeunes gens nour faisait mieux comprendte ce qu'avait dû être la vie de Sovrate ou de Platon au milieu de leurs disciples, (Tout ceci est d'ailleurs indépendant da la question da savoir si on es bergsonien ou si on n'est pas, à supposer que de telles étiquettes aient un sens).

(colonne 2)

Bergon travaille aujourd'hui a sa Morale et j'imagine que cet ouvrage surprendra beaucoup des gens.
Bergson est une des plus pures gloires da la Fance contemporaine. C'est au Congrès d'Oxford en 1920 (Meeting d'Oxford du 24 au 27 septembre 1920) [1], que j'ai senti le plus vivement qu'il était un prince de l'esprit. Il y avait là une centaine de philosophes du monde entier. Bergson avait fait une communication éblouissante sur Prévision et Nouveauté, Au banquet d'adieu, il indiqua quelle était à son avis la tâche du philosophe et, pour bien montrer en quoi elle consistait, il esquissa un tableau saisissant de l'histoire de l'âme dans ses rapports avec ce qu'il appelait « le corps de l'humanité ».
Il développa ce thème que, sans y prendre garde, les hommes, à la faveur d'un machinisme et d'un industrialisme exagèrés, avait laisser ce corps prendre un développement excessif.
Il s'agissait de savoir, dit-il, si l'âme allait avoir la force de maîtriser ce corps monstrueux.
Je n'ai pas été peu surpris en lisant ensuite la première lettre de Paul Valéry, publiée dans l'Atheneum et qui se retrouve en tête de « Variété », de constater que deux esprits – également éminents, bien qu'il pensent, sur des plans distincts et avec des méthodes différentes – se soient accordés pour dénoncer la disproportion toujours croissante entre le machinisme et la pensée comme le péril le plus grand dont serait actuellemnt menacée l'humanité.

---

[1] Tous ceux qui sont venus là où finit l'Isis et où commence la Tamise au Meeting d'Oxford du 24 au 27 septembre 1920, s'interrogent de même sur l'avenir, impatients d'une réorganisation mondiale. Sur l'invitation de l'Aristotelian Society et de groupes savants britanniques, il y a là philosophes américains et français, fellows des seize collèges fondés de 1263 à 1624, promis aux Chambres et à la diplomatie. Henri Bergson prononce l'adresse inaugurale1. Fluet, sincère, sans le moindre effet oratoire, d'une voix posée détachant chaque syllabe, il évoque le besoin commun de liberté et donne la primeur de vues sur la Prévision et la Nouveauté.
L'expression « là où finit l'Isis et où commence la Tamise » fait référence à Oxford, où la rivière Isis désigne le tronçon de la Tamise qui traverse la ville. La Tamise, quant à elle, est le nom du fleuve dans son ensemble.
Ce passage symbolise donc un seuil géographique et historique. Bergson utilise cette image pour suggérer une transition d'une ancienne à une nouvelle ère. Dans ce contexte, cela évoque également un changement de perspective ou de paradigme à l'occasion du meeting de 1920, à un moment où l'on réfléchissait à une réorganisation mondiale après la Première Guerre mondiale.
Ainsi, la fin de l'Isis et le début de la Tamise marquent métaphoriquement un passage vers quelque chose de nouveau, en ligne avec les thèmes de la prévision et de la nouveauté que Bergson aborde dans son discours.

La tâche qui s'impose aux philosophes, je le répète, après mon maître Bergson et après M. Paul Valéry, c'est de rendre la préponderance à la pensée en lui montrant comment elle pourra tourner les obstacles que la machinisme moderne lui oppose.

– *Les professeurs de sorbonne, lisent donc Paul Valéry* ?

– Les auteurs les plus résolument modernes, s'ils pouvaient faire une enquête chez les professeurs de Sorbonne, seraient propablement fort surpris de constater qu'ils ont pas de public plus fidèle ni plus sympathique.

M. Lévy-Bruhl ne m'a pas seulement fait lire Descartes et la scholastique. Je me souviens qu'un jour, lorsque j'étais encore étudiant, je me rendis chez lui pour le consulter sur une difficulté rencontrée dans mes travaux. J'apercu sur sa table la *Vagabonde* [2] , dont il me conseilla vivement la lecture, Je suivis ce conseil, et c'est une des choses dont je lui suis reconnaissant.
En ce qui concerne Paul Valéry, je m'entretiens bien souvent de lui non seulement avecmes collègues, mail même avec mes étudiants.
Quoi de plus profitable à méditer que telles pages de « *Note et Digressions* » ou de la « *Soirée avec M. Test*e » ?
Elles sont lourdes de substance philosophique. Valéry travaille en pleine tradition cartésienne et française, soucieuse de s'enfermer dans la pensée beaucoup plutôt que de se repandre dans les choses et préférant à la métaphysique une sorte de métapsychologie. Lorsque le recul du temps rapprochera des œuvres quie sem-

(colonne 3)

blent aujourd'hui encore hétérogènes, on aura surpris de la parenté qui relie l'Introduction à la Méthode de Leonar da Vinci, pensée que son propre orgueil abandonne « nue, infiniment simple sur le pôle de ses trésors »[3] à l'Introduction à la vie de l'esprit, ce poème métaphysique de la pensée pure, d'une élégance dépouillée, nerveuse et subtile, que nos devons à Lèon Brunschvicg.
Pour ma part, j'ai besoin de plus d'objet ; j'avoue que je respire mal à telles hauteurs et lorsqu'on m'enferme dans la penee, j'ai toujours peur de ne olus poouvoir en sortir. Encore est-il, pour

[2] Colette « La Vagabonde »
[3] « Quelle modération le récompense de ses triomphes! Il fallait bien qu'une vie si fermement dirigée, et qui a traité comme des obstacles ou que l'on tourne ou que l'on renverse, tous les objets qu'elle pouvait se proposer, ait enfin une conclusion inattaquable, non une conclusion de sa durée, mais une conclusion en elle-même... Son orgueil l'a conduite jusque là, et là se consume. Cet orgueil conducteur l'abandonne étonnée, nue, infiniment simple sur le pôle de ses trésors. »

en revenir à Valéry, que nous lui devons d'avoir tenté le premier d'atteindre à la conscience claire des opérations mêmes de la pensée, et de rejoindre, par delà des œuvres, und logique créatrice, inconnue des logiciens, qui les engendre. C'est pour avoir voulu donner un sens clair et distinct au mot génie que Valéry n'est trouvé condui au point privilégié où les entreprises de la connaissance et les opérations de l'art deviennent également possibles.

Ce qui n'est qu'à lui, dans l'histoire de notre pensée, c'est de ne pas nous avoir simplement dit qu'il est un point d'où le Discours de la Méthode et Bérénice apparaissent comme également probables mais d'en avoir prouvé expérimentalement l'existence en nous donnant Charmes après après l'Introduction de la Méthode de Léonardo da Vinci.

Mon maître et ami, M. Brunschvicg m'a permis de me le faire rencontrer, j'y tiens d'autant plus qu'étant sur le point de publier moi-même un commentaire du Discours de la Méthode, je suis convaincu que *l'Introduction à la méthode de Descartes*, de Paul Valéry, qu'on nous annonce, ne peut manquer de nous apporter sur le travail de pensée, dont cette œuvre est sortie, des lumières qu'aucune méthode d'érudition ne saurait fournir.

– *C'est sans doute cette sympathie pour les méthodes d'interpretation directe, qui animant vos travaux d'érudition, leur donne cet aspect particulier qui nous séduit si vivement ?*

– Aspect si particulier, en effet, que, l'autre jour, l'admirable historien du moyen âge qu'est le père Théry[4], exilé au Saulchoir, me reprochait amicalement de ne pas être un érudit.

– *…Et de donner des tranches de vie sur lesquelles on ne peut pas prendre de note…*

– Précisement. Mais j'ai toujours pensé qu'on prend des notes pour faire des livres et qu'on ne fait pas des livres pour que les autres prennent des notes…

***

– Comment, parti de Descartes, avez-vous été conduit aux théologiens du moyen âge ?

– C'est que j'ai trouvé, en commençant mes recherches, un Descartes traditionel qui se définissait prèsaue uniquement par opposition à la philosophie scholastique. Or, en l'approfondissant, j'ai cru constater que sa pensée s'alimentait en fait d'une tradition philosophique dont l'origine scholastique et médiévale n'était pas douteuse.

[4] Il accomplit sa vestition pour la Province de France des Dominicains le 1er octobre 1910, sa profession simple le 2 octobre 1911, puis sa profession solennelle le 3 octobre 1914 au Saulchoir. Il est ordonné prêtre le 13 août 1916 à Tournai. Il fonde en 1926 avec Étienne Gilson *les Archives d'Histoire Doctrinale et Littéraire du Moyen Âge* (AHDLMA)

L'importance de cette constatation m'a paru grande , car si mon hypothèse pouvait se vérifier, c'était la rupture, traditionellement acceptée, entre le moyen âge et les temps modernes, supprimée ; la continuité de la tradition philosophique entre l'antiquité grecque et les temps modernes établie : leur vraie place rendue enfin aux penseurs chrétiens trop longtemps exilés de l'histoire de la philosophie.
Pour être sur que je n'étais pas victime d'une illusion, je devais d'abord m'assurer que cette pensée philosophique médiévale avait réellement existé. J'appliquai donc , pour mon introduction personnelle, à Saint-Thomas les méthodes mêmes que l'on m'avait enseignées à la Sorbonne à appliquer à Descartes et aux autres philosophes. Cette étude fut pour moi une révelation et je ne pense pas qu'il me soir jamais possible desormais d'abandonner l'étude du penseur le plus lucide et de la doctrine la plus merveilleusement organisée et qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer.
Mais en prenant Saint Thomas, j'avais pris, sans m'en douter, tout le moyen âge.
On ne peut, en effet, prétendre interpreter le thomisme en le séparant des philosophies médiévales d'inspiration souvent très differente dont il est la synthèse et auxquelles parfois aussi il s'oppose. Mon attention se porta aussi sur l'augustinisme dont Saint Bonaventure est le principal représentant. De ces recherches sortirent d'abord les « *Études de philosophie médiévale* », qui parurent dans la si vivante collection de la Faculté des Lettres de Strasbourg.

– *Je connais cette belle collection dont la création a répondu sans doute a un plan propagande ofiicielle, bien compris d'ailleurs !*

– N'en croyez rien ! Elle es née de l'initiative privée d'un groupe de professeurs de la Faculté des Lettresqui ont voulu doter leur Université d'un organe puissant qui lui faisait défaut.
La géné-

(colonne 4)

rosité avec laquell le public français et spécialement alsacien a répondu à leur appel, leur a permis de réaliser und œuvre déjà importante. Il est à souhaiter que cette générosité ne se décourage pas.

–*C'est à ces mêmes études médiévales que se rattache votre Saint Bonaventure ?*

– Ce livre résulte d'études beaucoup plus anciennes, commençées dès 1913 et que les loisirs forcés d'une longue captivité en Allemagne m'ont permis de continuer pendant la guerre.C'est ainsi que je possède plusieurs volumes de Saint Bonaventure qu'une censure allemande soupçonneuse, a revêtu, avant de me les remettre des cachets les plus variés.

J'ai désespéré, à plusieurs reprises, de saisir une pensée si différente de la nôtre. . C'est seulement au troisième essai de réalisation, en l'acceptant résolument pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour un fils spirituel de Saint François, que son œuvre s'est reconstruite tout entière dans ma pensée comme une expression abstraite de sa vie intérieure et de sa personnalité.

– *Si bien qu'on demande maintenant devant vôtre Saint Thomas et vôtre Saint Bonaventure que vous présentez, sans prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre, où vont vos préférences secrètes et quel intérêt profond peut vous avoir conduit à juxtaposer deux penseurs en apparence aussi différents ?*

– Mes préférences, non pas secrètes mais avouées, ne vont ni à l'un ni a l'autre exclusivement mais à la pensée chrétienne dont ils sont l'un et l'autre de très profonds réprésentants.

– *Ne craignez-vous pas que le sévère Jacques Maritain ne vous reproche d'exposer simplement des philosophies là où il s'agirait de prendre parti pour la vérité et de juger ?*

– Jacques Maritain est-il si sévère ? J'imagine qu'il l'est beaucoupmoins dans sa personne que dans ses livres et il me semble que chacun de nour pourrait aisément comprendre ce que fait l'autre sans renier sa propre manière de penser.

***

Autant que j'en puis juger par ses articles sur Descartes et ses « *Réflexions sur l'Intelligence* », qui ne sont pas seulement d'un philosophe mais d'un artiste, sa méthode consiste à ramener les hommes à des idées pures afin d'être mieux à même de les juger.

Sous sa main, les philosophe deviennent des thèses abstraites dont il s'empare et qu'il exécute avec une verve admirable.

– *Manière de voir qui correspond bien à une aspect de la réalité, car ce qui agit sur le grand public, ce n'est pas la personne même du philosophe avec toute sa complexité et ses réticences, ce sont bien plutôt des thèses abstraites dépouillées de toutes les atténuations qui venaient d'abord les tempérer et telles par conséquent que Jacques Maritain les met à nu pour les mieux combattre.*

Cette manière de voir n'est pas sans présenter quelques inconvénients car en fait les penseurs soumis à une telle critique se reconnaîtraient jamais leur pensée sous la forme schématique à laquelle elle se trouve réduite et ceux qui lisent ces laquelle elle se trouve réduite et ceux qui lisent ces mêmes penseurs ne la reconnaissent pas davantage, car enfin, la philosophie réelle d'un Descartes, d'un Saint Thomas ou d'un Saint Bonaventure, c'est toujours un système de thèses dont chacune, prise à part, ruinerait l'équlibre de la doctrine si on la laissait se développer pour son propre compte, L'œuvre du

philosophe, c'est précisement d'assurer cet équilibre en les ajustant et en les organisant.

– *En somme, d'après vous, l'histoire des idèes revient à étudier la réaction des grands penseur au contact des choses, en la prenant dans toute sa complexité ?*

– Je crois, en effet, que s'il imorte dans certains cas de réduire les hommes à des idées, il est beaucoup plus important encore d'essayer de comprendre les idées par les hommes. *Et ceci non point du tout afin de renoncer à juger, mais afin de juger d'une manière qui serve à réunir les hommes au lieu de les diviser*. Les idées pures, prises dans leur rigueur abstraite, sont, généralement irréconciliables, et les hommes que l'on réduit à telles idées semblent, par une conséquence toute naturelle l'être ou l'avoir été. De là naissent des oppositions dans une certaine mésure peut-être factices qui une fois introduites dans l'histoire, peuvent exercer leur répercussion jusque sur le temps présent.

– *Est-ce précisement le cas en ce qui concerne Saint Bonaventure et Saint Thomas ?*

– Rien ne serait plus facile que de réduire ces deux penseurs à un jeu de thèses abstraites philosophiquement inconciliables, Ce qui aurait pour effet de mettre aux prises aujourd'hui encore thomiste et augustiniens sans espoir de conciliation.

***

Ce qui est plus difficile, mais probablement vrai d'une vérité plus profonde, c'est d'arriveeer à voir que deux grands penseurs placés devant le problème d'interpreter rationnellement cette vérité infinie qu'est la fois chrétienne, se sont trouvés conduits à donner deux solution différentes du même problème et que chacune de ces solutions s'explique par le souci de faire tenir dans une seule synthèse une réalité qui, étant infinie, la déborde nécessairement sous quelque aspect.

Lorsque je me trouve parvenu à ce degré de comprehension des doctrins,, ma faculté de juger n'éprouve plus le besoin de sacrifier l'une à l'autre, mais au contraire de les saisir fortement toutes les deux pour m'en servir comme de deux moyens d'exploration possibles de la réalité religieuse, dont elles ne sont, si parfaites qu'elles puissent être, que d'inadéquates expressions.

Voilà pourquoi, bien que très sensible aux rigueurs d'une critique purement dialectique, je préfère personellement demander aux hommes eux-mêmes la raison de ce qu'ils nous enseignent touchant le sens de la réalité.

- *Sans doute est-ce là ce que vous faites actuellement dans votre cours sur la philosophie de Saint Augustin.*

L'étude de Saint Thomas et de Saint Bonaventure m'a en effet révélé l'importance capitale de Saint Augustin pour l'intelligence de cette pensée chrétienne dont la richesse et la diversité m'émerveillent chaque jour davantage.
Le catholicisme m'apparait de plus en plus, comme le conservatoire de la métaphysique, Il est beaucoup plus que cela mais il est déjà et je pense que la philosophie moderne si pleine de mépris pour le moyen âge, ne vit pourtant que ses débris.
Cette philosophie, voyez-vous, elle me rappelle Villeneuve-les-Avignon, dont les murs se couvrent d'affices anticléricale en temps d'élections, mais dont tout un quartier reste heureux de s'abriter dans les ruines de ses cloîtres désaffectés.
Il faut reconstruire le cloître, au plus grand bien de la philosophie mais avant de le reconstruire, il faut en retrouver le plan, ce qui ne saurait se faire sans le concours d'un Saint Augustin.

***

Je me souviens du passage de Tagore à l'Université de Strasbourg, Dans l'aula magna de l'Université, devant une foule incroyablement dense, le mage de l'Inde venait d'achever une conférence sur le « message de la forêt ». Avec une admirable élévation poétique et non sans quelque mépris hautain pour les pâles occidentaux que nous sommes, il avait montré que l'Inde doit à sa religion un sentiment de la nature et de la fraternité universelle que le christianisme n'a su inspirer à aucun poète occidental même Shakespeare. Et tandis qu'après la conférence, une foule des professeur venus pour le saluer défilaient sous ses yeux indifférent, Sylvain Lèvi lui présenta, de ce simple nom, un petit homme : Paul Sabatier, Tagore demeurait indifférent, Doncement obstiné, Sylvain Lévi insista : « Sabatier, l'auteur de la vie de Saint François. » Le visage de Tagore s'illumine soudain : « Ah ! Saint François, je le connais très bien et comme je l'aime ! Celui-là est vraiment de chez nous ! »
Et je ne pense pas qu'en effet, le message de la forêt eût appris quoi que se soit à Saint François d'Assise !
C'est une leçon qui a bien son prix. Le premier contact entre le poète hindou et l'une des incarnations les plus parfaites du génie catholique avait pour effet de nous ramener à nos propres richesses religieuses, en nous montran incarné dans la personne de Saint François un sentiment de la fraternité des êtres en Dieu que l'Inde même reconnait ne pas avoi dépassé.

FREDERIC LEVEVRE